

Théâtre ♦ Versant portugais d'une pièce mise en scène en France.

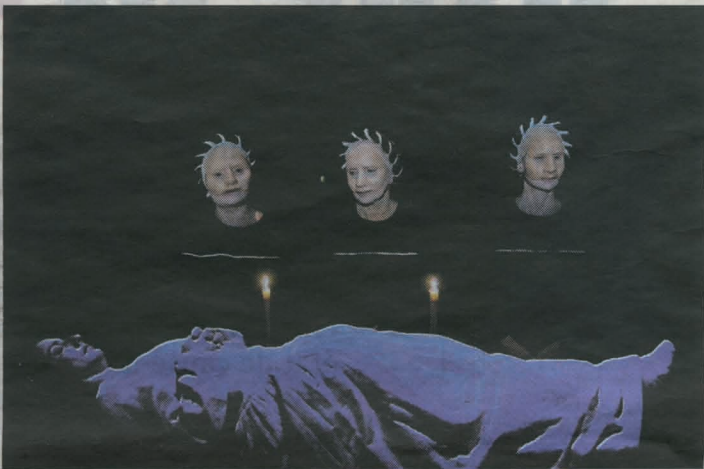
Lisbonne, nouveau port du «Marin» de Pessoa

O Marinheiro (Le Marin)
 de FERNANDO PESSOA, ms
 d'Alain Ollivier, Teatro Municipal
 d'Almada, mer-sam 21 h 30,
 dim 16h. Jusqu'au 18 mai.
 00 351 21 273 93 60.

C'est une histoire d'aller-retour. Entre la France et le Portugal d'abord : Alain Ollivier a mis en scène *Le Marin*

de Fernando Pessoa en français, au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis en 2006 (*Libération* du 29 mars 2006). Il en présente ce printemps une version en portugais au théâtre municipal d'Almada, dans la banlieue de Lisbonne ; entre la vie et la mort ensuite : la pièce, que son auteur définissait comme un «drame statique», est constituée d'une scène unique où trois femmes veillent leur sœur morte, dans une atmosphère d'outre-tombe ; entre rêve et réalité enfin, ou plutôt entre songe et songe. Les trois femmes évoquent la figure d'un «marin qui se serait perdu sur une île lointaine». Sauf que l'on n'est pas certain que cela ne soit pas l'inverse : «Pourquoi est-ce que l'unique chose réelle dans tout cela ce ne serait pas le marin, et nous, et tout ce qui est ici, seulement un de ses rêves ?» (1) Ressassement poétique -Pessoa parlait de «drame en âmes», *Le Marin* s'inscrit dans les débats littéraires de son époque : «La réalité n'a pas besoin de moi», écrivait le poète de Lisbonne, tout à fait imperméable au naturalisme et dont *Le Marin* se rattache explicitement au théâtre symboliste cher à Maeterlinck.

Fenêtre. En 2006 à Saint-Denis, le spectacle, joué en français par Anne Alvaro, Magali Montoya et Sylvie Pascaud, baignait dans le clair-obscur et



Trois actrices masquées pour cette veillée mortuaire d'une sœur. PHOTO JOSÉ FRADE

nimbait de lumière le visage des trois comédiennes. La fenêtre qui ouvrait sur la nuit semblait donner à ce huis clos un léger souffle d'air, presque une ouverture sur cette mer dont la deuxième des sœurs dit : «C'est ailleurs seulement que la mer est belle. Celle que nous voyons nous donne toujours la nostalgie de celle que nous ne verrons jamais...» Revenant au pays et à la langue originale de la pièce, Alain Ollivier semble avoir radicalisé son propos. Comme s'il l'avait estimée trop triviale, le scénographe Daniel Jeanneau a supprimé la fenêtre. Et tout ce qui pouvait ressembler à un jeu de lumière explicite -la nuit qui pâlit- a été banni. De même, toute trace d'expression a été effacée sur les visages. Assises face au public, les trois femmes qui veillent la gigantesque portent des masques et ne sont plus que des voix intérieures, des veilleuses antiques. Cecilia Laranjeira, Maria Frade et Teresa Gafeira sont les chu-

choteuses d'une langue qui de toute façon rechigne aux éclats. Leur «liberté» d'actrice semble concentrée dans le timbre de leurs voix -l'un plus grave, l'autre plus juvénile, le troisième plus étouffé. Même sans être lusophone, on est frappé par une harmonie où la douceur semble toujours teintée d'inquiétude.

Dépouillement. «L'intrigue au théâtre, écrivait Pessoa, réside non pas dans l'action ni dans la progression et les conséquences de l'action, mais plus généralement dans la révélation des âmes à travers les paroles échangées [...]». Dans la petite salle du théâtre municipal d'Almada, l'atmosphère est celui d'une cérémonie intime, avec des spectateurs - particulièrement attentifs. C'est peut-être aussi que le texte de Pessoa est rarement joué au Portugal, où, dit Alain Ollivier, «il est généralement considéré comme un objet de curiosité, qui traite de métaphysique». Or, dans son dé-

pouillement, sa mise en scène ramène paradoxalement le poème, vers un territoire familier : celui du secret murmuré. La réussite d'un projet tient aussi à son adéquation avec les lieux. Saint-Denis et Almada ont au moins un point commun : ce sont deux banlieues rouges, deux bastions communistes historiques. Les HLM de l'une n'ont pas grand chose à envier aux autres. Mais ici comme là bas, le théâtre y est une vieille histoire. Directeur du théâtre municipal, Joaquim Benite a inauguré les nouveaux locaux en 2006. Avec un immense plateau et une grande salle à taille humaine (450 places), il dispose d'un outil à la hauteur d'un travail engagé il y a vingt-cinq ans, dont le point fort reste, au mois de juillet, le Festival d'Almada, qui allie la rigueur et l'invention.

Envoyé spécial à Almada

RENÉ SOLIS

(1) Traduction de Bernard Sesé aux éditions Corti